

De l'accessoire de mode à l'objet d'art : l'éventail en Europe aux XVIIIe-XIXe siècles

Georgina Letourmy-Bordier

Accessoire de mode, mais également objet d'art, l'éventail est encore en usage aujourd'hui. Sa vogue tend à revenir en Europe. Il est cependant certain que ce renouveau est sans commune mesure avec l'enthousiasme qu'il suscitait au XVIII^e siècle, et encore au siècle suivant. Comme le rappelle, au début du XVIII^e siècle, Savary des Bruslons dans son *Dictionnaire universel du commerce*, le goût pour l'éventail est alors indéniable en Europe : « Le commerce qui se fait de cette marchandise [les éventails], soit pour la consommation de Paris et des provinces, soit pour les envois dans les pays étrangers, est presque incroyable, (...). L'Espagne, l'Angleterre et la Hollande sont les pays étrangers pour lesquels il s'en fait les envois les plus considérables [...] ».

Cet accessoire de mode féminin apparaît en Europe au cours du XVI^e siècle. L'histoire a fait de la reine Catherine de Médicis sa première ambassadrice. Lors de son mariage avec le roi Henri II, elle fit en effet voyager avec elle des malles chargées de divers raffinements appréciés dans la péninsule italienne dont les parfums et l'éventail. Rapidement, la vogue croissante de l'éventail place Paris est au cœur de son artisanat. Doreurs sur cuir, parfumeurs comme tabletiers proposent des éventails en peau parfumée ou reperlée de fins motifs. Puisqu'il est florissant, le commerce engendre des disputes. Pour y mettre fin, en 1686, Colbert, ministre de Louis XIV, fixe les statuts de la « communauté des éventailistes et faiseurs d'éventails » d'ores et déjà promise à un grand avenir.

D'ivoire, de « nacre de perle », ou d'écaïlle....

Qu'il soit dit « brisé », à savoir composé de lamelles réunies par une rivure et un ruban (fig. 1) ; ou plié, c'est-à-dire composé d'une feuille et de brins (fig. 2), l'éventail nécessite l'intervention de nombreux artisans. Celle de l'éventailiste tout d'abord, parfois peintre en éventails mais surtout marchand qui réunit le travail d'un peintre et d'un tabletier.



Celle des peintres qui décorent les feuilles en peau, en papier ou encore en soie. Ils travaillent à la commande, souvent chez eux, et non pas au sein de l'atelier d'un éventailiste. Ils appartiennent à l'Académie de Saint-Luc, ou petite académie, et n'apposent pas leur nom sur les feuilles. Cet anonymat souffre peu d'exception et s'explique par plusieurs raisons. D'une part, les peintres n'exécutent pas l'intégralité d'une feuille, certains étant spécialisés dans le décor principal, d'autres dans les bordures, ou dans les décors des dos plus rapidement esquissés. D'autre part parce que les décors résultent fréquemment de gravures servant de modèles. Les peintres choisissent des sujets qu'ils adaptent à la forme si particulière de la feuille d'éventail. Quelques maîtres ont proposé des dessins pour la feuille d'éventail comme Watteau, mais ils restent peu nombreux. Il faut attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour voir des feuilles signées. Avec la naissance des grandes maisons d'éventailistes, des peintres accèdent à la reconnaissance et bénéficient de commandes personnelles. Parmi les artistes les plus célèbres ayant peints des feuilles d'éventails, il faut citer Jean-Dominique Ingres (1780-1867) ou Georges Clairin (1843-1919), peintre des décors du foyer de l'Opéra Garnier. Mais la plupart des peintres travaillent quasi exclusivement pour les éventailistes comme Marie Dumas, connue pour ses délicates figures féminines, ou Adolphe Thomasse (1850-1930) apprécié pour ses représentations d'animaux, chiens, chats (fig. 3), cygnes ou paons. Plus tard la forme en demi-cercle séduira d'autres grands maîtres comme Degas, Pissarro ou encore Gauguin dont l'actuelle exposition, « Gauguin l'alchimiste », aux Galeries nationales du Grand Palais présente quelques-unes de ses feuilles.



Cependant, il ne fait aucun doute que l'éventail n'est pas complet sans monture. Les tabletiers contribuent pour une grande part à la beauté de cet accessoire aussi bien au XVIII^e qu'au XIX^e siècle. Spécialisés dans le travail délicat de l'ivoire, de la nacre, de l'écaille, de l'os ou encore du bois, ils exécutent des brins en façonnant la matière. Le travail est rude avant les enrichissements offerts par la sculpture et la gravure, puis l'ajout de paillettes, de feuilles d'or ou d'argent. Paris accueille leur communauté, même si nombreux sont ceux qui exercent dans l'Oise, près de Méru, dès le XVIII^e siècle.

Les techniques de fabrication d'un éventail n'évoluent que peu tout au long de son histoire. Les modifications interviennent consécutivement à la mécanisation du travail, avec l'introduction de la gravure, puis de la lithographie et de la chromolithographie, pour ce qui concerne les feuilles ; et par la mécanisation de la sculpture des brins. Les ouvriers eux-mêmes ont contribué à l'allégement des tâches dont Alphonse Baude, connu pour avoir inventé une machine permettant de sculpter de manière mécanique des brins en os ou en bois. Il fut un des importants contributeurs de l'expansion de l'éventail français dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Des dieux antiques à la baie de Naples

Il y a peu de sujets qui échappent à l'éventail, et le panorama des décors de sa feuille se révèle particulièrement vaste. Il reflète l'esprit du temps, le goût des femmes, la versatilité de la mode, sans oublier l'actualité.

Sous l'ancien régime, les thèmes empruntés à l'histoire antique ou à la mythologie bénéficient d'une très large représentation. Les amours des dieux sont propices à la représentation de thèmes galants tandis que les grands personnages comme Alexandre le Grand inspirent une conduite exemplaire par les vertus qu'ils incarnent. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les bergères aux moutons enrubannés font le succès de l'éventail. La multiplication de tels sujets est à l'image de la société, mais elle atteste plus encore la vogue croissante de l'éventail. A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle en effet, de plus en plus de femmes le portent, de la souveraine à la couturière allant porter son ouvrage. Si les matières rares et les décors raffinés perdurent, le bois et l'os utilisés pour l'exécution des brins permettent d'en réduire le prix. Plus simple par les décors et les matériaux, l'éventail se répand dans la société et devient indispensable. L'Europe entière est soumise à son empire, courant dans les boutiques

parisiennes pour acquérir la plus grande nouveauté. Dès sa fondation à Paris, compte tenu des bouleversements qu'elle apporte au quotidien, la petite poste fait partie des sujets à la mode. Les peintres et les graveurs s'en emparent puis le déclinent en évoquant la petite poste de l'amour. Le musée de la Poste conserve deux exemples de cette production (fig. 4 et fig. 5).



Face à Paris, Londres se dresse en principale concurrente, proposant notamment des éventails aux montures en ivoire très finement sculptées. La blancheur des brins s'accorde avec les feuilles ornées des vues de Saint-Pierre de Rome, du Colisée ou encore de la baie de Naples avec le Vésuve en éruption, que rapportent dans leurs bagages les voyageurs du Grand Tour (fig. 6).



Ce sont les derniers feux lancés par une société que la Révolution et les guerres napoléoniennes vont mettre à mal. Dès la prise de la Bastille, les éventailistes ne dérogent pas aux habitudes de leur commerce et proposent des éventails illustrés des assaillants devant la forteresse. La Fayette, Mirabeau ou Marat deviennent les héros de ce nouveau monde avant que l'Empereur Napoléon ne les supplante. Sous le Premier Empire, l'éventail retrouve des couleurs, et surtout des chatoyements grâce aux paillettes qui illuminent les feuilles. D'une taille une fois et demie inférieure à celle couramment rencontrée au XVIII^e siècle, ces nouveaux accessoires sont dits « lilliputiens » (fig. 7).



Il n'est plus question de se cacher derrière son éventail. Bien que plus petit, il n'en est pas pour autant abandonné. L'éventail est en effet un objet de cour. Des mains de Catherine de Médicis à celles de Marie-Antoinette, son histoire s'égrène en suivant les modes. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Impératrice Eugénie devient la nouvelle ambassadrice de son second âge d'or.

Les éventailistes, fournisseurs des cours

Les frémissements de ce retour en grâce correspondraient à un bal offert par la duchesse de Berry au Palais des Tuileries en 1829. Chaque femme conviée au « Quadrille de Marie Stuart » cherche alors un éventail pour compléter son costume. L'éventailiste Desrochers, comme le parfumeur Vanier installé rue Caumartin, est dévalisé. Mais ce sera l'Impératrice Eugénie qui offrira à l'éventail ses heures les plus brillantes durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Profondément attachée à la personnalité de la reine Marie-Antoinette, elle tente de faire revivre l'esprit de sa cour et ne néglige pas de faire appel aux meilleurs artisans. Pour sa corbeille de mariage, en 1853, onze éventails sur douze viennent de chez Voisin-Vanier, qui devient fournisseur breveté de la souveraine, aux côtés de Vignet, de Duvelleroy et de l'éventailiste Alexandre, gendre de Desrochers¹. Doté d'un grand talent, Félix Alexandre dessine feuilles et montures puis sélectionne les meilleurs peintres et les plus talentueux

¹ Charles Robin, *Histoire illustrée de l'exposition universelle (...)*, Paris, éd. Furne, 1855, p. 374.

tabletiers pour travailler pour lui. L'effet ne se fait pas attendre, les femmes issues de toutes les cours européennes se pressent dans ses salons. Les dentelles de Lefébure, les pierres du joaillier Mellerio ou encore les exceptionnelles miniatures d'Edouard Moreau (fig. 8) séduisent l'Impératrice de Russie, la reine de Hollande, la baronne de Rothschild ou encore la princesse de Metternich, ambassadrice d'Autriche.



Cet engouement renouvelé est favorisé par les expositions universelles. L'Europe entière s'y presse, et les éventailistes y font rayonner le savoir-faire des ateliers de l'Oise qui se développent et se modernisent pour répondre aux demandes internationales.

La mode fait également évoluer l'éventail qui grandit, vers 1890, pour devenir majestueux. Un souffle nouveau s'empare de la silhouette féminine désormais soulignée par des accessoires plus simples. L'éventail de plumes connaît son heure de gloire. Les décors des feuilles dans l'esprit du XVIII^e siècle, qui avait connu un fort succès dès les années 1850, laissent la place à l'exubérance des plumes d'autruche, de geai, de paon. De grands tabletiers-sculpteurs voient le jour comme Louis-Honoré Hennequy ou Jules Vaillant, reconnus artistes dans la seconde

moitié du XIX^e siècle. Ils dessinent et proposent des modèles aux lignes épurées, inspirées par l'Art nouveau (Fig. 9). Quelques années plus tard, Alfred Jorel et Georges Bastard font de l'éventail un objet d'art que les musées exposent.



Accessoire indéniablement féminin, soumis à la mode, l'éventail est indéniablement un objet d'art. Complexe par sa conception, il est le fruit de plusieurs savoir-faire. Tabletiers, peintres, dessinateurs, éventailistes, tous contribuent à sa renommée qui témoigne de l'excellence de cet artisanat d'art français, reconnue au-delà des frontières françaises depuis la fin du XVII^e siècle. La naissance des grandes maisons d'éventailistes au XIX^e siècle, comme les expositions universelles, participent au maintien de son rayonnement. Pendant plus de deux siècles, Paris demeure sa capitale. Aujourd'hui encore une nouvelle génération d'éventailistes le fait vivre et lui offre, peut-être, un troisième âge d'or...